Le Matin Dimanche
Dimanche 5 février 2023

La forêt, ultime refuge contre la fureur du monde

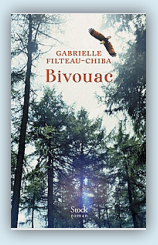
LIVRES Belle et fascinante, parfois effrayante, la forêt inspire la littérature. La preuve avec cinq nouveaux romans magnifiques, qui donnent envie de s'y ruer sans attendre.

ISABELLE FALCONNIER

C'est Salvatore qui, retranché dans une ferme isolée du massif vosgien, survit en autarcie, anticipant, sous la plume d'Antoine Jaquier, la fin inéluctable de notre civilisation. C'est Robin, le militant écologiste québécois imaginé par Gabrielle Filteau-Chiba, qui entre en résistance contre la construction d'un projet d'oléoduc au sein d'une communauté au cœur des profondes forêts du Haut-Pays de Kamouraska. C'est Thérèse, l'héroïne de Fanny Wallendorf qui, en pleine guerre mondiale, fuit, à travers les bois du Vercors, l'homme qui la retenait prisonnière. Ce sont Capucine, Clémence ou Rémy qui tentent de guérir leurs blessures de l'âme dans un gîte pas comme les autres niché en plein paradis des Vosges dans le nouveau roman d'Agnès Ledig. C'est enfin, en 1897, un jeune couple en fuite à travers les montagnes norvégiennes qui trouve refuge dans une cabane au beau milieu d'une forêt sombre du Hälsingland, en Suède, dans le fantastique premier roman de Lina Nordquist. La rentrée littéraire d'hiver nous emmène ainsi en forêt à travers une série de romans magnifiques qui la mettent en scène avec jubilation, conviction et émotions.

Là où s'organise la résistance

Pour la Québécoise Gabrielle Filteau-Chiba, auteure de «Bivouac», la forêt est refuge et lieu de résistance. En opposition à la société capitaliste qui cherche à exploiter les ressources naturelles, Robin et sa communauté d'éco-guerriers, très organisée, voient une Nature alliée à protéger. «Quel serait le sens de ma vie, sans la gratification immense de déjouer les pollueurs, sans les précieux moments passés dans des forêts anciennes, et intactes grâce à nos efforts ? (…) Je divague. Un arbre me parle. Je pique vers lui, un hêtre de mon âge, pour flatter son écorce lisse. Toucher du bois. (…) Je fais une prière tacite. Forêt, aide-moi.» Outre Robin le militant, Anouk, son amante sauvage, jeune femme libre ayant tout lâché pour se ressourcer dans une cabane au Kamouraska, habite le récit avec grâce. L'auteure elle-même a quitté Montréal en 2013 pour s'installer dans un refuge forestier délabré, vivant sans électricité ni eau courante près de la rivière Kamouraska, à Saint-Bruno. Le premier hiver, Gabrielle Filteau-Chiba s'est retrouvée prisonnière de la neige et du froid - une expérience de survie qui l'a poussée à écrire son premier livre, «Encabanée», publié l'an dernier chez Folio.



À LIRE
«Bivouac», Gabrielle Filteau-Chiba, Stock, 368 p.

Haut lieu de liberté

La forêt abrite la quête d'autonomie et de liberté du héros du nouveau roman d'Antoine Jaquier, «Tous les arbres au-dessous». Salvatore prend la suite de Maxime, héros de «Simili Love» en 2019, que l'on avait quitté réfugié dans la forêt de Brocéliande, à l'abri des drones de surveillance. Salvatore a anticipé la fin de notre civilisation: «Bien emmitouflé dans la jungle vosgienne, le domaine m'avait convaincu d'être, lors de ma première visite, la planque absolue. (…) Seul un drone aurait pu me localiser mais qui perdrait son temps à chercher là où rien n'est censé être. (…) Dix bornes me séparaient de la première habitation. Hurler au ciel m'avait bien éclaté, surtout la nuit, puis je m'étais habitué.» La confrontation à la nature se révèle pourtant parfois inattendue, comme lorsqu'il croise un loup: «Assis sous un gigantesque érable sycomore, le vieux loup gris et noir devait m'évaluer depuis un moment déjà alors que j'avançais tête baissée. (…) Malgré l'effroi de la surprise, mon regard se perdit dans le sien et c'est l'ensemble du massif des Vosges qui avait planté ses yeux dans les miens. Peut-être même les Alpes et le Jura. Ces milliers d'hectares de nature profonde sondaient mon âme de grand destructeur. Jusque-là, je n'avais porté attention qu'à la faune que je chassais et totalement ignoré le reste, ce qui ne se mange pas.» Minutieusement préparé à la survie en autarcie, Salvadore croise enfin, après trois ans de solitude, d'autres survivants. Récit survivaliste non dénué d'humour, mélange original et attachant de pragmatisme et d'idéalisme, «Tous les arbres au-dessous» rassure - sur la nature humaine, sur notre lien possible à la nature - autant qu'il inquiète - il faut de toute évidence, selon l'écrivain lausannois, se préparer au pire.

À LIRE
«Tous les arbres au-dessous», Antoine Jaquier, Au Diable Vauvert, 272 p.

La nature, menacée comme jamais auparavant, est le décor d'une certaine scène littéraire soucieuse de son avenir. *Getty Images/Guillaume Temin*

Un cœur vivant

Dans son roman précédent, «Les grands chevaux», la Française Fanny Wallendorf présentait la nature comme seul remède à la peur de vivre dans un monde hostile. Dans le nouveau «Jusqu'au prodige», la forêt est un refuge. Sous sa plume superbe et poétique, on suit la fuite de la jeune Thérèse. Jetée sur la route de l'Exode, elle avait été recueillie par un chasseur, qui la retenait prisonnière dans une ferme au cœur du Vercors. Une nuit, Thérèse s'échappe et court dans les bois, montant vers un hameau où, espère-t-elle, l'attend son frère Résistant. Ce récit bref et haletant tient de la course folle à travers une forêt tour à tour cruelle ou bienfaisante autant que du parcours initiatique. Thérèse retrouve dans sa fuite «ses jambes d'enfant, nues et égratignées» et se sent «gratifiée d'une force nouvelle (…), l'espoir. » «La nuit, je m'habitue à la sonorité du bois, je sens peu à peu que tout respire autour de moi. Des craquements m'encerclent, je me sais épiée et flairée par les animaux de la montagne.» Spirituel, onirique, envoûtant et sensuel, en osmose avec son environnement, le récit fait corps avec la forêt, cœur vivant et rédempteur du récit.

À LIRE
«Jusqu'au prodige», Fanny Wallendorf. Finitude, 104 p.

Celle qui soigne

Si chez les uns, la forêt est refuge, lieu de résistance contre les dérives d'une civilisation que l'on rejette, elle soigne aussi, comme chez Agnès Ledig. La sage-femme devenue écrivaine à succès depuis «Juste avant le bonheur» (2013) raconte dans «Un abri de fortune» comment une jeune fille anorexique, un quinquagénaire victime d'un burn-out et un ancien libraire sortant de prison redonnent du sens à leur vie dans une ancienne bâtisse de la forêt des Vosges transformée en maison d'accueil. En voisin, le vieux Jean, qui cache quelques secrets sous son cœur d'or: «Je savais qu'au contact des arbres, des bêtes et du jardin, ils allaient oublier leurs peines et s'offrir un nouveau destin.» Agnès Ledig, convaincue des bienfaits thérapeutiques de la nature au point de s'être installée il y a quelques années à Biffontaine, petit village vosgien, avec mari et chevrettes, en fait ici une sympathique et touchante démonstration romanesque. «Le végétal agit sur notre nature humaine. Il peut aider à nous reconstruire, à nous nourrir, au propre comme au figuré», écrit-elle en postface. Tout comme dans son précédent roman «Se le dire enfin», qui se déroulait dans la forêt de Brocéliande, les personnages imaginent des rituels pour guérir les blessures du passé. Ainsi, on les voit installer des stèles avec les noms de leurs morts. «Même si les corps ne sont pas en dessous, les âmes pourront venir flotter un instant à l'ombre des arbres, au milieu d'un parterre de mousse et d'herbes folles (…)»

À LIRE
«Un abri de fortune», Agnès Ledig, Albin Michel, 364 p.

On s'y cache pour mourir

La forêt que dépeint la Suédoise Lina Nordquist dans «Celui qui a vu la forêt grandir» est plutôt funeste: Unni, Armod et leurs jeunes enfants, installés dans une cabane au milieu d'une sombre forêt du Hälsinglad suédois à la fin du XIXe siècle, connaissent la faim, la solitude, la pauvreté. C'est même un arbre qui tue Armod, laissant sa veuve seule avec des enfants affamés et un propriétaire qui abuse d'elle. Ce premier roman exceptionnel, lauréat en 2022 du prix du meilleur livre de l'année en Suède, navigue entre les générations avec brio et un sens aigu du drame. Bien plus tard, Roar, fils d'Unni et Armod, une force de la nature au visage parsemé de taches de son, devenu vieux, meurt. Il laisse, dans la maison au fond des bois, sa veuve et sa belle-fille. Entre elles, une pelote de secrets de famille à démêler - ou pas. Unni, elle, s'est un jour évaporée dans la forêt. Parce que c'est là que certains humains se cachent pour mourir.

À LIRE
«Celui qui a vu la forêt grandir», Lina Nordquist, Buchet-Chastel, 448 p. En librairie en mars.

Contrôle qualité